7605

(3

UN CAPRICE

PROVERBE

PAR

ALFRED DE MUSSET

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PRIX : 1 FRANC

BIBLIOTECA NAZIONALE

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

1870

Digitized by Google

Digitized by Google

UN CAPRICE

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES D'ALFRED DE MUSSET

PREMIÈRES POÉSIES (Contes d'Espagne et d'Italie. — Spectacle dans un fauteuil. — Poésies diverses. — Namouna). 1 vol... 3 fr. 50

POÉSIES NOUVELLES (Rolla. — Les Nuits. — Poésies nouvelles. — Contes en vers). 1 vol..... 3 fr. 50

COMÉDIES ET PROVERBES (André del Sarto. — Lorenzaccio. — Les Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'Amour. La Nuit vénitienne. — Barberine. — Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien. — Un caprice. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Louison. — On ne peut penser à tout. — Carmosine. — Bettine). 2 vol..... 7 fr. »

NOUVELLES (Les deux Maîtresses. — Emmeline. — Le Fils du Titien. — Frédéric et Bernerette.— Croisilles.— Margot). 1 vol. 3 fr. 50

CONTES (La Mouche.— Pierre et Camille. — Mademoiselle Mimi Pinson. Le Secret de Javotte. — Le Merle blanc. — Lettres de Dupuis et Cotonet). 1 vol..... 3 fr. 50

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE. 1 vol..... 3 fr. 50

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE (Le tableau d'église. — La tragédie à propos des débuts de Mademoiselle Rachel. — Salon de 1836. — Faire sans dire. — Revues fantastiques. — Discours de réception, etc., etc.). 1 vol..... 3 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES (Un souper chez Mademoiselle Rachel. — Le poëte et le prosateur. — Poésies diverses. — Le songe d'Auguste. — L'âne et le ruisseau.—Faustine.— Lettres familières, etc.). 1 vol. 3 fr. 50

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

Z605 (3

UN CAPRICE

PROVERBE EN UN ACTE

PAR ALFRED DE MUSSET

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE FRANÇAIS

LE 27 NOVEMBRE 1847

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

1870

PERSONNAGES

	A la création.
M. DE CHAVIGNY	M. BRINDEAU.
MATHILDE	Mlle JUDITH.
MADAME DE LÉRY	Mme ALLAN.
UN DOMESTIQUE	M. MATHIEN.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

COMÉDIES REPRÉSENTÉES D'A. DE MUSSET

ET QUI SE VENDENT SÉPARÉMENT

Un Caprice, comédie en 1 acte.
Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, en 1 acte.
Louison, comédie en 2 actes et en vers.
André del Sarto, drame en 2 actes.
Bettine, comédie en 1 acte.
Carmosine, comédie en 3 actes.
Fantasio, comédie en 3 actes.

Chacune de ces pièces se vend UN franc.

Digitized by Google

UN CAPRICE.

SCÈNE Ire.

La scène se passe dans la chambre à coucher de Mathilde.

MATHILDE seule, travaillant au filet.

(Elle sonne ; un domestique entre.)

Encore un point, et j'ai fini. Est-on venu de chez Jamisset ?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, pas encore.

MATHILDE.

C'est insupportable ; qu'on y retourne ; dépêchez-vous.

(Le domestique sort).

J'aurais dû prendre les premiers glands venus ; il est huit heures, il est à sa toilette ; je suis sûre qu'il va venir ici

(Elle se lève.)

avant que tout soit prêt. Ce sera encore un jour de retard. Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage ! Qu'est-ce que madame de Léry, par exemple, en dirait si elle le savait ? Et lui-même, qu'en

penserait-il? Bon! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui; cela aurait eu l'air de lui dire: « Voyez comme je pense à vous! » cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

On apporte cela à madame de chez le bijoutier.

(Il donne un petit paquet à Mathilde.)

MATHILDE.

(Elle se rassoit.)

Enfin! Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi.

(Le domestique sort).

Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette. Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là? Pas mal. Comment serez-vous reçue, maintenant? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour

(Elle baise sa bourse et s'arrête).

votre peine? Pauvre petite! tu ne vaux pas grand'chose, on ne te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi? N'as-tu pas été commencée pour être finie le plus vite possible? Ah! tu as été commencée plus gaiement que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de cela! que quinze jours, est-ce possible? Non, pas davantage, et que de choses en quinze jours! Arrivons-nous trop tard, petite?... Pourquoi de telles idées? On vient, je crois; c'est lui; il m'aime encore!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Voilà M. le comte, madame.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotte que je suis! je ne pourrai pas encore la lui don-

ner aujourd'hui ! Qu'il attende un instant, une minute, au salon ; vite, avant qu'il entre...

LE DOMESTIQUE.

Le voilà, madame.

(Il sort. Mathilde cache sa bourse.)

SCENE II.

MATHILDE, CHAVIGNY.

CHAVIGNY.

Bonsoir, ma chère ; est-ce que je vous dérange ?

(Il s'assoit.)

MATHILDE.

Moi, Henri ! quelle question !

CHAVIGNY.

Vous avez l'air troublé, préoccupé. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

MATHILDE.

Il y a là un peu de méchanceté, mais comme il y a aussi un peu d'amour, je ne vous embrasserai pas moins. Qu'est-ce

(Elle l'embrasse.)

que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari ?

CHAVIGNY.

Ton amant, ma belle ; est-ce que je me trompe ?

MATHILDE.

(A part.)

Amant et ami, tu ne te trompes pas. J'ai envie de lui donner la bourse comme elle est.

CHAVIGNY.

Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

MATHILDE.

Non, je voulais... j'espérais que peut-être...

CHAVIGNY.

Vous espériez?... Qu'est-ce que c'est donc?

MATHILDE.

Tu vas au bal? tu es superbe.

CHAVIGNY.

Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

MATHILDE.

Inconstant! vous ne pensez pas à moi, en vous mirant dans cette glace.

CHAVIGNY.

Bah! A qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MATHILDE.

Eh bien! restez, je vous en supplie. Nous serons seuls et je vous dirai...

CHAVIGNY.

Il me semble que ta pendule avance; il ne peut pas être si tard.

MATHILDE.

On ne va pas au bal à cette heure-ci, quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de table il y a un instant.

CHAVIGNY.

J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

MATHILDE.

Ah! c'est différent. Je... je ne savais pas... j'avais cru...

CHAVIGNY.

Eh bien ?

MATHILDE.

J'avais supposé... d'après ce que tu disais... Mais la pendule va bien ; il n'est que huit heures. Accordez-moi un petit moment. J'ai une petite surprise à vous faire.

CHAVIGNY, se levant.

Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre et que vous sortez quand il vous plait. Vous trouverez juste que ce soit réciproque. Quelle surprise me destinez-vous?

MATHILDE.

Rien ; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

CHAVIGNY,

Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre. Avez-vous là ces valses de Strauss ? Prêtez-les-moi, si vous n'en faites rien.

MATHILDE.

Les voilà ; les voulez-vous maintenant ?

CHAVIGNY.

Mais oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas longtemps.

MATHILDE.

Est-ce pour madame de Blainville ?

CHAVIGNY, prenant les valses.

Plait-il ? Ne parlez-vous pas de madame de Blainville ?

MATHILDE.

Moi ! non. Je n'ai pas parlé d'elle.

CHAVIGNY.

(Il se rassoit.)

Pour cette fois j'ai bien entendu. Qu'est-ce que vous dites de madame de Blainville ?

MATHILDE.

Je pensais que mes valses étaient pour elle.

CHAVIGNY.

Et pourquoi pensiez-vous cela ?

MATHILDE.

Mais parce que... parce qu'elle les aime.

CHAVIGNY.

Oui, et moi aussi; et vous aussi, je crois? Il y en a une surtout; comment est-ce donc? Je l'ai oubliée... Comment dit-elle donc?

MATHILDE.

Je ne sais pas si je m'en souviendrai.

(Elle se met au piano et joue.)

CHAVIGNY.

C'est cela même! C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.

MATHILDE.

Est-ce aussi bien qu'elle, Henri?

CHAVIGNY.

Qui, elle? madame de Blainville? vous y tenez, à ce qu'il paraît.

MATHILDE.

Oh! pas beaucoup. Si j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

CHAVIGNY.

Et vous auriez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme, ni par une valse.

MATHILDE.

Comptez-vous jouer ce soir, mon ami?

CHAVIGNY.

Eh! ma chère, quelle idée avez-vous? On joue, mais on ne compte pas jouer.

MATHILDE.

Avez-vous de l'or dans vos poches?

CHAVIGNY.

Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez?

MATHILDE.

Moi, grand Dieu! Que voulez-vous que j'en fasse?

CHAVIGNY.

Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.

MATHILDE.

Vous mentez, monsieur; il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.

CHAVIGNY.

Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.

MATHILDE.

Cher Henri! que tu es noble et bon! Dis-moi un peu. Te souviens-tu d'un jour où tu avais une petite dette à payer et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?

CHAVIGNY

Quand donc? Ah! c'est juste. Le fait est que quand on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien...

MATHILDE.

Aimerais-tu une bourse rouge avec un filet noir?

CHAVIGNY.

Non, je n'aime pas le rouge. Parbleu ! tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier ; c'est un cadeau. Qu'en pensez-vous ? Est-ce de bon goût ?

(Il tire une bourse de sa poche.)

MATHILDE.

Voyons, voulez-vous me la montrer ?

CHAVIGNY.

Tenez.

(Il la lui donne ; elle la regarde, puis la lui rend.)

MATHILDE.

C'est très-joli. De quelle couleur est-elle ?

CHAVIGNY, riant.

De quelle couleur ? La question est excellente.

MATHILDE.

Je me trompe... Je veux dire... Qui est-ce qui vous l'a donnée ?

CHAVIGNY.

Ah ! c'est trop plaisant ! sur mon honneur ! vos distractions sont adorables.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Léry.

MATHILDE.

J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY.

Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas la recevoir ?

MATHILDE.

Eh bien ! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur ?

SCÈNE III.

MATHILDE, CHAVIGNY, MADAME DE LÉRY
en toilette de bal.

CHAVIGNY.

Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Mathilde vient de me faire une étourderie qui en vérité vaut son pesant d'or. Figurez-vous que je lui montre cette bourse...

MADAME DE LÉRY.

Tiens! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY.

Je lui montre cette bourse; elle la regarde, la tâte, la retourne, et en me la rendant, savez-vous ce qu'elle me dit? Elle me demande de quelle couleur elle est!

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! elle est bleue.

CHAVIGNY.

Eh, oui, elle est bleue.... C'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on le demande?

MADAME DE LÉRY.

C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade?

MATHILDE.

Non, je compte rester.

CHAVIGNY.

Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY.

Mais si. Et qu'est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la

reconnais, c'est madame de Blainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

CHAVIGNY, brusquement.

A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

MADAME DE LÉRY.

A ce qu'elle est bleue justement. Je l'ai vue traîner pendant des siècles, on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination. Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, M. de Chavigny; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

CHAVIGNY.

On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

MADAME DE LÉRY.

Non; mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

MATHILDE.

C'est la couleur de la constance.

MADAME DE LÉRY.

Bah! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme; il faut arriver de bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou. Pourquoi donc ne venez-vous pas? Je n'y manquerais pas pour un monde.

MATHILDE.

Je n'y ai pas pensé, il est trop tard à présent.

MADAME DE LÉRY.

Laissez donc, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je

vais sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny à la porte avec son petit meuble. Je vous coiffe, je vous pose deux brins de fleurettes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une affaire bâclée.

MATHILDE.

Pas pour ce soir; je reste décidément.

MADAME DE LÉRY.

Décidément! est-ce un parti pris ? M. de Chavigny, emmenez donc Mathilde.

CHAVIGNY, sèchement.

Je ne me mêle des affaires de personne.

MADAME DE LÉRY.

Oh! oh! vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien, écoutez; savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je vais rester ici.

MATHILDE.

Que vous êtes gentille, chère Ernestine! Non, je ne veux pas priver ce bal de sa reine. Allez me faire un tour de valse, et revenez à onze heures, si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

CHAVIGNY.

Moi! pas du tout; je ne sais si je sortirai.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs? j'ai été volée comme dans un bois.

MATHILDE.

Volée! qu'est-ce que vous voulez dire?

MADAME DE LÉRY.

Quatre robes, ma chère, quatre amours de robes qui me venaient de Londres, perdues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer, il y en avait une perse et une puce: on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE.

Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées ?

MADAME DE LÉRY.

Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes ; ils ont fourré leur sonde je ne sais par où dans ma caisse ; ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier à déjeuner.

CHAVIGNY.

Il n'y en avait pas de bleue, par hasard ?

MADAME DE LÉRY.

Non, monsieur, pas la moindre. Adieu, belle ; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, je crois, à ma douzième grippe de l'hiver ; je vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'accours, et me plonge dans vos fauteuils. Nous causerons douane, chiffons, pas vrai ? Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment. Enfin, n'importe ! Bonsoir, monsieur de l'azur... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHAVIGNY, MATHILDE.

CHAVIGNY

Quel cerveau fêlé que cette femme ! Vous choisissez bien vos amies.

MATHILDE.

C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY.

Je parierais que vous croyez que c'est madame de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE.

Non, puisque vous me dites le contraire.

CHAVIGNY.

Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE.

Et pourquoi en êtes-vous sûr?

CHAVIGNY.

Parce que je connais votre caractère, madame de Léry est votre oracle; c'est une idée qui n'a pas le sens commun.

MATHILDE.

Voilà un beau compliment que je ne mérite guère.

CHAVIGNY.

Oh! mon Dieu, si; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE.

Mais si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

CHAVIGNY.

Je vous dis que vous le croyez; c'est écrit sur votre visage.

MATHILDE.

S'il faut le dire pour vous satisfaire, eh bien, j'y consens, je le crois.

CHAVIGNY.

Vous le croyez? et quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il?

MATHILDE.

Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

CHAVIGNY.

(Il se lève.)

Je ne le nie pas; c'est elle qui l'a faite. Bonsoir; je reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

MATHILDE.

Henri, ne me quittez pas ainsi !

CHAVIGNY.

Qu'appelez-vous ainsi? Sommes-nous fâchés? Je ne vois là rien que de très-simple · on me fait une bourse, et je la porte; vous demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

MATHILDE.

Et si je vous demandais cette bourse, m'en feriez-vous le sacrifice?

CHAVIGNY.

Peut-être; à quoi vous servirait-elle?

MATHILDE.

Il n'importe; je vous la demande.

CHAVIGNY.

Ce n'est pas pour la porter, je suppose je veux savoir ce que vous en feriez.

MATHILDE.

C'est pour la porter.

CHAVIGNY.

Quelle plaisanterie! Vous porterez une bourse faite par madame de Blainville?

MATHILDE.

Pourquoi non? Vous la portez bien.

CHAVIGNY.

La belle raison! je ne suis pas femme.

MATHILDE.

Eh bien, si je ne m'en sers pas, je la jetterai au feu.

CHAVIGNY.

Ah! ah! vous voilà donc enfin sincère. Eh bien, très-sincèrement aussi, je la garderai, si vous permettez.

MATHILDE.

Vous en êtes libre, assurément; mais je vous avoue qu'il

m'est cruel de penser que tout le monde sait qui vous l'a faite, et que vous allez la montrer partout.

CHAVIGNY.

La montrer! Ne dirait-on pas que c'est un trophée?

MATHILDE.

Écoutez-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main (Elle l'embrasse.) dans les miennes. M'aimez-vous, Henri? Répondez.

CHAVIGNY.

Je vous aime et je vous écoute.

MATHILDE.

Je vous jure que je ne suis pas jalouse: mais si vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mon cœur. C'est un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

CHAVIGNY.

Voyons votre échange; qu'est-ce que c'est?

MATHILDE.

Je vais vous le dire, si vous y tenez. Mais si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHAVIGNY.

Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE.

Voyons, Henri, je vous en prie

CHAVIGNY.

Non.

MATHILDE.

Eh bien, je t'en supplie à genoux.

CHAVIGNY.

Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour;

vous savez que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ic que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage ; si vou l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons levez-vous, et n'en parlons plus. Adieu; à ce soir; je re viendrai.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MATHILDE, seule.

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera donc l'autre que je

(Elle va à son secrétaire, et en tire la bourse qu'elle a faite.)

brûlerai. Pauvre petite, je te baisais tout à l'heure, et te souviens-tu de ce que je te disais? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi. Qu'on est

(Elle s'approche de la cheminée.)

folle de faire des rêves ! Ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée? Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret? A quoi bon tout cela ? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance? Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier et si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet enfantillage. Ah ! il ne m'aime plus, il ne m'aime plus. Il vous aime, madame de

(Elle pleure.)

Blainville ! Allons, il n'y faut plus penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite; si je le lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah ! sans nul doute, il l'aurait fait; il laisserait ma bourse trai-

ner sur sa table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil; je le vois l'étaler sur le tapis, et faire résonner l'or qu'elle renferme. Malheureuse! je suis jalouse; il me manquait cela pour me faire haïr. Mais

(Elle va jeter sa bourse au feu, et s'arrête.)

qu'as-tu fait? Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mains? Il n'y a pas de ta faute; tu attendais, tu espérais aussi! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je t'aime; dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie; ah! non, non, la main qui t'a faite ne te tuera pas; je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, et je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices, et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher.

(Elle s'assoit et attache le gland qui manquait.)

SCÈNE VI.

MATHILDE, MADAME DE LÉRY.

MADAME DE LÉRY, derrière la scène.

Personne nulle part! qu'est-ce que ça veut dire? on en-

(Elle ouvre la porte et crie en riant :)

tre ici comme dans un moulin. Madame de Léry! Rebon-

(Elle entre, Mathilde se lève.)

soir, chère; pas de domestique chez vous; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah! je suis rompue!

(Elle s'assoit.)

MATHILDE.

Eh bien, ce bal était-il beau?

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu! ce bal; mais je n'en viens pas. Vous ne croirlez jamais ce qui m'arrivé.

MATHILDE.

Vous n'y êtes donc pas allée?

MADAME DE LÉRY.

Si fait, j'y suis allée; mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir de rire. Figurez-vous une file de voitures...

(Elle éclate de rire.)

Ces choses-là vous font-elles peur, à vous?

MATHILDE.

Mais oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

MADAME DE LÉRY.

C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas; j'étais d'une colère! j'avais envie de monter sur le siége; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là, en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé; car avec cela il pleut à verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants, et puis j'ai dit de retourner. Voilà mon bal. — Ce feu me fait un plaisir! je me sens renaître!

(Mathilde sonne, et un domestique entre.)

MATHILDE.

Le thé.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LÉRY.

M. de Chavigny est donc parti?

MATHILDE.

Oui; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

MADAME DE LÉRY.

Je crois qu'il ne m'aime guère, soit dit entre nous.

MATHILDE.

Vous vous trompez, je vous assure; il m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

MADAME DE LÉRY.

Vraiment? c'est très-poli de sa part; mais je le mérite, car je le trouve fort bien. Voulez-vous me prêter une épingle?

MATHILDE.

Vous en avez à côté de vous.

MADAME DE LÉRY.

Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules, on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là?

MATHILDE.

Oui.

MADAME DE LÉRY.

Très-jolies, très-bien, très-jolies. Décidément, il n'y a que les manches plates; mais j'ai été longtemps à m'y faire; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse pour les porter, parce que sans cela on a l'air d'une cigale, avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE.

J'aime assez la comparaison.

(On apporte le thé.)

MADAME DE LÉRY.

N'est-ce pas? Regardez mademoiselle Saint-Ange. Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récrie sur la marquise d'Ermont; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête, si vous voulez; mais c'est une madonne au bout d'un bâton.

MATHILDE, riant.

Voulez-vous que je vous serve, ma chère?

MADAME DE LÉRY.

Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, versant le thé.

Allez-vous demain chez madame d'Égly ? Je vous prendrai si vous voulez.

MADAME DE LÉRY.

Ah ! madame d'Égly ! en voilà une autre ! avec sa frisure et ses jambes, elle me fait l'effet de ces grands balais pour épousseter les araignées. Mais, certainement, j'irai demain.

(Elle boit.)

Non, je ne peux pas ; je vais au concert

MATHILDE.

Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi donc, je vous en prie.

MATHILDE.

Pourquoi ?

MADAME DE LÉRY.

Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE.

Que me trouvez-vous d'extraordinaire ?

MADAME DE LÉRY.

Eh ! certainement, vous avez les yeux rouges ; vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde ?

MATHILDE.

Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe ?

MADAME DE LÉRY.

Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer ; je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE.

Au contraire, chère; je vous supplie de rester)

MADAME DE LÉRY.

Est-ce bien franc? je reste si vous voulez; mais vous me

(Mathilde secoue la tête.)

direz vos peines. — Non? Alors je m'en vais; car vous comprenez que du moment que je ne suis bonne à rien, je ne eux que nuire involontairement.

MATHILDE.

Restez: votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse; et s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LÉRY.

Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère; personne n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment; ce n'est pas la curiosité qui me pousse.

MATHILDE.

Je vous crois bonne et surtout très-sincère; mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY.

Ah! mon Dieu, j'y suis! c'est la bourse bleue. J'ai fait une sottise affreuse en nommant madame de Blainville. J'y ai pensé en vous quittant; est-ce que M. de Chavigny lui fait la cour?

(Mathilde se lève ne pouvant répondre, se détourne, et porte sc mouchoir à ses yeux.)

MADAME DE LÉRY.

Est-il possible?

(Un long silence. Mathilde se promène quelque temps, puis va s'asseoir à l'autre bout de la chambre. Madame de Léry semble réfléchir. Elle se lève, et s'approche de Mathilde; celle-ci lui tend la main.)

MADAME DE LÉRY.

Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier, quand ils vous font mal. Moi, je vous dis : Pleurez! pleurez! Douces ou amères, les larmes soulagent toujours.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DE LÉRY.

Mais, c'est incroyable, une chose pareille! On ne peut pas aimer madame de Blainville; c'est une coquette à moitié perdue, qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt, on ne quitte pas un ange pour un diable.

MATHILDE, sanglotant.

Je suis sûre qu'il l'aime, j'en suis sûre.

MADAME DE LÉRY.

Non, mon enfant, ça ne se peut pas; c'est un caprice, une fantaisie. Je connais M. de Chavigny plus qu'il ne pense; il est méchant, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutade; avez-vous pleuré devant lui?

MATHILDE.

Oh! non, jamais!

MADAME DE LÉRY.

Vous avez bien fait; il ne m'étonnerait pas qu'il en fût bien aise.

MATHILDE.

Bien aise? bien aise de me voir pleurer?

MADAME DE LÉRY.

Eh! mon Dieu! oui, je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu?

MATHILDE.

Mais... je ne sais...

MADAME DE LÉRY.

Parlez. Avez-vous peur de moi? je vais vous rassurer tout de suite. Si, pour vous mettre à votre aise, il faut m'enga-

ger de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous et vous forcer à l'avoir en moi ; est-ce nécessaire ? je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte ?

MATHILDE.

Vous êtes ma meilleure amie ; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit de rien de bien grave ; mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais fait en cachette à M. de Chavigny une petite bourse que je comptais lui offrir aujourd'hui ; depuis quinze jours je le vois à peine ; il passe ses journées chez madame de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a tiré l'autre.

MADAME DE LÉRY.

Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE.

Oh ! si, il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie ; je lui ai demandé l'autre bourse.

MADAME DE LÉRY.

Aïe ! ce n'est pas diplomatique.

MATHILDE.

Non, Ernestine, et il m'a refusé.... Et alors..... Ah ! j'ai honte.....

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ?

MATHILDE.

Eh bien, je l'ai demandée à genoux. Je voulais qu'il me fît ce petit sacrifice, et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié..... je l'ai supplié....

MADAME DE LÉRY.

Et il n'en a rien fait ; cela va sans dire. Pauvre innocente ! Il n'est pas digne de vous !

MATHILDE.

Ah ! malgré tout, je ne le croirai jamais !

MADAME DE LÉRY.

Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est digne de vous et vous aime ; mais il est homme et orgueilleux. Quelle pitié ! Et où est donc votre bourse ?

MATHILDE.

La voilà ici sur la table.

MADAME DE LÉRY, prenant la bourse.

Cette bourse-là ? Eh bien, ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sienne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

MATHILDE.

Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY.

En être là après un an de mariage, c'est inouï ! Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là dedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez-vous faire une chose ? Il ne nous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendra-t-il ce soir ?

MATHILDE.

Je n'en sais rien, mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉRY.

Comment étiez-vous quand il est sorti ?

MATHILDE.

Ah ! j'étais bien triste et lui bien sévère

MADAME DE LÉRY.

Il viendra. Avez-vous du courage ? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol ; je me connais, je réussirai.

Digitized by Google

MATHILDE.

Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY.

Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte, et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, ais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée. ous vous ferez mener où vous voudrez : aux Invalides ou la Bastille. Ce ne sera peut-être pas très-divertissant, mais ous serez aussi bien là qu'ici, pour ne pas dormir. Est-ce convenu ? Maintenant, prenez votre bourse et enveloppez-la dans ce papier, je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter ; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE.

Dites-moi du moins ce que vous voulez faire ?

MADAME DE LÉRY.

Ce que je veux faire, enfant, est impossible à dire ; et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi ?

MATHILDE.

Oui, tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY.

Allons, preste ! Voilà une voiture.

MATHILDE.

C'est lui ; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY.

Sauvez-vous. Y a-t-il un escalier dérobé par là ?

MATHILDE.

Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée ; comment croira-t-on à ce bal ?

MADAME DE LERY, ôtant la guirlande qu'elle a sur la tête, et la donnant à Mathilde.

Tenez, vous arrangerez cela en route.

(Mathilde sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LÉRY, seule.

A genoux ! une telle femme à genoux ! Et ce monsieur-là qui la refuse ! Une femme de vingt-ans, belle comme un ange et fidèle comme un lévrier ! Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle, en échange d'un cadeau de madame de Blainville ! Mais quel abîme est donc le cœur de l'homme ! Ah ! ma foi ! nous valons mieux qu'eux !

(Elle s'asseoit et prend une brochure sur la table. Un instant après on frappe à la porte.)

Entrez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY.

MADAME DE LERY, lisant d'un air distrait.

Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé ?

CHAVIGNY.

Je vous rends grâce. Je n'en prends jamais.

(Il s'asseoit et regarde autour de lui.)

MADAME DE LÉRY.

Était-il amusant ce bal ?

CHAVIGNY.

Comme cela. N'y étiez-vous pas ?

MADAME DE LÉRY.

Voilà une question qui n'est pas galante. Non, je n'y étais pas, mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY.

Vous plaisantez, à ce que je vois?

MADAME DE LÉRY.

Plait-il ? Je vous demande pardon, je tiens un article d'une *Revue* qui m'intéresse beaucoup.

(Un silence. Chavigny inquiet se lève et se promène.)

CHAVIGNY.

Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal ?

MADAME DE LÉRY.

Mais oui ; vous voyez que je l'attends.

CHAVIGNY.

C'est singulier ; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LÉRY.

Apparemment qu'elle a changée d'idée.

CHAVIGNY,

Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous ?

MADAME DE LÉRY.

Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CHAVIGNY.

Elle s'est donc passée de voiture?

MADAME DE LÉRY.

Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu çà, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY.

Quoi ?

MADAME DE LÉRY.

C'est la *Revue des Deux-Mondes*; un article très-joli de madame Sand sur les orangs-outangs.

CHAVIGNY.

Sur les?...

MADAME DE LERY.

Sur les orangs-outangs. Ah ! je me trompe ; ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté ; c'est très-amusant.

CHAVIGNY.

Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LERY.

Aimez-vous les romans de madame Sand ?

CHAVIGNY.

Non, pas du tout. Mais si elle y est, comment se fait-il que je ne l'aie pas trouvée ?

MADAME DE LERY.

Quoi? la *Revue ?* Elle était là-dessus.

CHAVIGNY.

Vous moquez-vous de moi, madame ?

MADAME DE LERY.

Peut-être ; c'est selon. A propos de quoi.

CHAVIGNY.

C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY.

Est-ce que vous me l'avez donnée à garder ?

CHAVIGNY.

Vous avez raison; je suis très-ridicule; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY.

Bah! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY.

C'est vrai; je ferai aussi bien d'attendre, et j'attendrai.

(Il s'approche du feu et s'assoit.)

MADAME DE LÉRY, quittant sa lecture.

Savez-vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre; et qu'elle allait où bon lui semblait?

CHAVIGNY.

Certainement; vous en voyez la preuve.

MADAME DE LÉRY.

Pas tant; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY.

Moi! par exemple! pas le moins du monde.

MADAME DE LÉRY.

Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un tout autre homme, je l'avoue; et, pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde, si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY.

Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY.

Non, non, vous ne me remerciez pas; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre

CHAVIGNY.

J'aime beaucoup cela ! Que ne m'accompagnait-elle ?

MADAME DE LÉRY.

Hé ! oui, c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes, nous autres ; nous ne voulons pas et puis nous voulons. Décidément, vous ne prenez pas de thé ?

CHAVIGNY.

Non, il me fait mal.

MADAME DE LÉRY.

Eh bien ! donnez-m'en.

CHAVIGNY.

Plaît-il, madame ?

MADAME DE LÉRY.

Donnez-m'en.

(Chavigny se lève et remplit une tasse qu'il offre à madame de Léry.)

MADAME DE LÉRY.

C'est bon, mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir ?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien.

MADAME DE LÉRY.

Ce sont de drôles d'auberges que ces ministères. On y entre et on en sort sans savoir pourquoi ; c'est une procession de marionnettes.

CHAVIGNY.

Prenez donc ce thé, à votre tour ; il est déjà à moitié froid.

MADAME DE LÉRY.

Vous n'y avez pas mis assez de sucre. Mettez-m'en un ou deux morceaux.

CHAVIGNY.

Comme vous voudrez, il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY.

Bien. Maintenant, encore un peu de lait.

CHAVIGNY.

Êtes-vous satisfaite ?

MADAME DE LÉRY.

Une goutte d'eau chaude à présent. Est-ce fait? Donnez-moi la tasse.

CHAVIGNY, lui présentant la tasse.

La voilà, mais il ne vaudra rien.

MADAME DE LERY.

Vous croyez? En êtes-vous sûr?

CHAVIGNY.

Il n'y a pas le moindre doute.

MADAME DE LERY.

Et pourquoi ne vaudra-t-il rien?

CHAVIGNY.

Parce qu'il est froid et trop sucré.

MADAME DE LERY.

Eh bien! s'il ne vaut rien, ce thé, jetez-le.

(Chavigny est debout, tenant la tasse. Madame de Léry le regarde en riant.)

MADAME DE LERY.

Ah! mon Dieu! que vous m'amusez! Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

CHAVIGNY, impatienté vide la tasse dans le feu, puis il se promène à grands pas, et dit avec humeur:

Ma foi c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

MADAME DE LERY.

Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un Othello.

CHAVIGNY.

Pas le moins du monde; je ne peux pas souffrir qu'on se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux?

MADAME DE LERY.

Par amour-propre, comme tous les maris.

CHAVIGNY.

Bah ! propos de femme. On dit : Jaloux par amour-propre, » parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre très-humble serviteur. » Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LERY.

Pas tant que pour ces pauvres femmes.

CHAVIGNY.

Oh ! mon Dieu si. Tout est relatif. Peut-on permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous ? C'est d'une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très-graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LERY.

Oui, les caprices, par exemple.

CHAVIGNY.

Pourquoi pas ? Eh bien ! oui, les caprices. Il est certain qu'un homme peut en avoir ; et qu'une femme...

MADAME DE LERY.

En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un talisman qui en préserve ?

CHAVIGNY.

C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DE LERY.

A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher : c'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGNY.

Oh ! que non ; il n'est pas minuit.

(Un domestique entre, et remet un petit paquet à M. de Chavigny).

CHAVIGNY.

Qu'est-ce que c'est? Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter cela pour monsieur le comte.

(Il sort. Chavigny défait le paquet qui renferme la bourse de Mathilde.)

MADAME DE LERY.

Est-ce encore un cadeau qui vous arrive? A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY.

Que diable est-ce que ça veut dire? Hé! François, hé! qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur?

CHAVIGNY.

Qui est-ce qui a aporté ce paquet?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est le portier qui vient de monter.

CHAVIGNY.

Il n'y a rien avec? Pas de lettre?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il avait ça depuis longtemps, ce portier?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, on vient de le lui remettre.

CHAVIGNY.

Qui le lui a remis?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il ne sait pas.

CHAVIGNY.

Il ne sait pas? Perdez-vous la tête? Est-ce un homme ou une femme?

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique en livrée ; mais il ne le connait pas.

CHAVIGNY.

Est-ce qu'il est en bas, ce domestique?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, il est parti sur-le-champ.

CHAVIGNY.

Il n'a rien dit?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

CHAVIGNY.

C'est bon.

(Le domestique sort.)

MADAME DE LERY.

J'espère qu'on vous gâte, monsieur de Chavigny. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

CHAVIGNY.

Je veux être pendu si j'y comprends rien.

MADAME DE LERY.

Laissez donc; vous faites l'enfant.

CHAVIGNY.

Non ; je vous donne ma parole d'honneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

MADAME DE LERY.

Est-ce que l'adresse n'est pas dessus?

CHAVIGNY.

Ma foi si ; vous avez raison. C'est singulier ; je connais l'écriture.

MADAME DE LERY.

Peut-on voir?

CHAVIGNY.

C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer ;

mais tant pis pour qui s'y expose. Tenez. J'ai certainement vu de cette écriture-là quelque part.

MADAME DE LERY.

Et moi aussi, très-certainement.

CHAVIGNY.

Attendez donc... Non, je me trompe. Est-ce en bâtarde ou en coulée?

MADAME DE LERY.

Fi donc ! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi comme ces lettres-là sont fines. Oh ! la dame est bien élevée.

CHAVIGNY.

Vous avez l'air de la reconnaitre.

MADAME DE LERY, avec une confusion feinte.

Moi ! pas du tout.

(Chavigny étonné la regarde, puis continue à se promener.)

MADAME DE LERY,

Où en étions-nous donc de notre conversation ?—Eh ! mais, il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

CHAVIGNY.

Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DE LERY.

Il y a des gens qui ne savent rien faire ; si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

CHAVIGNY.

Voyons ! soyez franche ; dites-moi qui c'est.

MADAME DE LERY.

Je croirais assez que c'est madame de Blainville.

CHAVIGNY.

Vous êtes impitoyable, madame ; savez-vous bien que nous nous brouillerons ?

MADAME DE LERY.

Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

CHAVIGNY.

Vous ne voulez pas m'aider à trouver l'énigme?

MADAME DE LERY.

Belle occupation! laissez donc cela; on dirait que vous n'y êtes pas fait. Vous y penserez plus tard, quand ce ne serait que par politesse.

CHAVIGNY.

Il n'y a donc plus de thé? j'ai envie d'en prendre.

MADAME DE LERY.

Je vais vous en faire; dites donc que je ne suis pas bonne.

(Un silence.)

CHAVIGNY, se promenant toujours.

Plus je cherche, moins je trouve.

MADAME DE LERY.

Ah çà, dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourse? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHAVIGNY.

C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LERY.

Je vous dis que c'est madame de Blainville. Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre, par repentir. Ou mieux encore: elle veut vous tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne.

CHAVIGNY.

Je porterai celle-ci sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LERY.

Je ne comprends pas; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY.

Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la vole

demain entre les mains ; croyez-vous que je m'y tromperais ?

MADAME DE LÉRY, éclatant de rire.

Ah ! c'est trop fort ; je n'y tiens pas.

CHAVIGNY.

Est-ce que ce serait vous, par hasard ?

(Un silence).

MADAME DE LÉRY.

Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui que vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme ?

CHAVIGNY.

C'est vous, c'est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY.

C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAVIGNY.

Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LÉRY.

Non.

CHAVIGNY.

Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY.

Pas davantage.

CHAVIGNY.

Je vous en supplie !

MADAME DE LÉRY.

Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY.

A genoux ? tant que vous voudrez.

MADAME DE LÉRY.

Allons voyons !

CHAVIGNY.

Sérieusement ?

(Il se met à genoux en riant devant madame de Léry.)

MADAME DE LERY, sèchement.

J'aime cette posture, elle vous va à merveille; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CHAVIGNY se relève.

Ainsi vous ne direz rien, n'est-ce pas?

MADAME DE LERY.

Avez-vous là votre bourse bleue ?

CHAVIGNY.

Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LERY.

Je crois que oui aussi. Donnez-la-moi, je vous dirai qui a fait l'autre.

CHAVIGNY.

Vous le savez donc ?

MADAME DE LERY.

Oui, je le sais.

CHAVIGNY.

Est-ce une femme ?

MADAME DE LERY.

A moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CHAVIGNY.

Je veux dire : est-ce une jolie femme ?

MADAME DE LERY.

C'est une femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY.

Brune ou blonde ?

MADAME DE LERY.

Bleue.

CHAVIGNY.

Par quelle lettre commence son nom ?

MADAME DE LERY.

Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi labourse de madame de Blainville.

CHAVIGNY.

Est-elle petite ou grande ?

MADAME DE LERY.

Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY.

Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LERY.

La bourse ou la vie!

CHAVIGNY.

Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse?

MADAME DE LERY.

Oui.

CHAVIGNY, tirant la bourse bleue.

Votre parole d'honneur.

MADAME DE LERY.

Ma parole d'honneur.

CHAVIGNY semble hésiter; madame de Léry tend la main; il la regarde attentivement. Tout à coup il s'assoit à côté d'elle, et dit gaiement :

Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme peut en avoir ?

MADAME DE LERY.

Est-ce que vous en êtes à le demander?

CHAVIGNY.

Pas tout à fait; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler, et, jusqu'à un certain point deux façons d'agir.

MADAME DE LERY.

Eh bien! et ce marché, est-ce qu'il s'envole? je croyais qu'il était conclu.

CHAVIGNY.

Un homme marié n'en reste pas moins homme; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre nn rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LERY.

J'entends; c'est un choix qu'on peut faire; mais où s'y reconnaît le public?

CHAVIGNY.

Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY.

Vous renoncez donc à ce fameux nom? Allons, voyons, donnez-moi cette bourse.

CHAVIGNY.

Une femme d'esprit, par exemple, (une femme d'espri sait tant de choses!) ne doit pas se tromper, à ce que je crois, sur le vrai caractère des gens: elle doit bien voir au premier coup d'œil...

MADAME DE LÉRY.

Décidément, vous gardez la bourse?

CHAVIGNY.

Il me semble que vous y tenez beaucoup. Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari, et celle de l'homme par conséquent? Comment êtes-vous donc coiffée? vous étiez tout en fleurs ce matin.

MADAME DE LÉRY.

Oui, ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah mon Dieu, mes cheveux sont défaits d'un côté.

(Elle se lève et s'ajuste devant la glace.)

CHAVIGNY.

Vous avez les plus beaux yeux du monde. Une femme d'esprit comme vous...

MADAME DE LERY.

Une femme d'esprit, comme moi, se donne au diable, quand elle a affaire à un homme d'esprit. comme vous.

CHAVIGNY.

Qu'à cela ne tienne ; je suis assez bon diable.

MADAME DE LERY.

Pas pour moi, du moins à ce que je pense.

CHAVIGNY.

C'est qu'apparemment quelque autre me fait tort.

MADAME DE LERY.

Qu'est-ce que ce propos-là veut dire ?

CHAVIGNY.

Il veut dire que si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

MADAME DE LERY.

C'est modeste et poli ; mais vous vous trompez ; personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

CHAVIGNY.

Avec votre âge et ces yeux-là, je vous en défie.

MADAME DE LERY.

C'est cependant la vérité pure.

CHAVIGNY.

Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

MADAME DE LERY.

Je vous le ferai croire bien aisément. J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

CHAVIGNY.

Ne peut-elle souffrir un serviteur ?

MADAME DE LERY.

Bah ! serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

CHAVIGNY, se levant.

C'est assez vrai; et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours détesté la conduite des hommes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se faire haïr.

MADAME DE LERY.

Est-ce votre opinion sincère ?

CHAVIGNY.

Très-sincère, je ne conçois pas comment on peut se figurer que parce qu'on a pin ce soir, on est en droit d'en abuser demain.

MADAME DE LERY.

C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

CHAVIGNY.

Oui, et si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

MADAME DE LERY.

C'est possible; les l'aisons d'aujourd'hui sont des mariages ; et, quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser.

CHAVIGNY.

Vous avez mille fois raison ; et dites-moi, pourquoi en est-il ainsi ? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise ? Une jolie femme qui se fie à un galant homme ne saurait-elle le distinguer ? il n'y a pas que des sots sur la terre.

MADAME DE LERY.

C'est une question en pareille circonstance.

CHAVIGNY.

Mais je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de l'avis des sots ; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on puisse être franc sans danger, sans arrière-pensée, sans crainte des indiscrétions

(Il lui prend la main.)

Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug, et votre prudence ne veut pas d'un lien. vous n'avez à redouter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée; votre liberté est sur le seuil; vous la retrouverez en quittant cette chambre; ce qui s'offre à vous n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

MADAME DE LERY.

Vous me parliez de comédie; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes?

CHAVIGNY.

Oui, dans cette table; qu'en voulez-vous faire ?

MADAME DE LERY.

Donnez-moi-le, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir si vous ne voulez vous contredire.

(Elle prend une carte dans le jeu.)

Allons, comte, dites rouge ou noir.

CHAVIGNY.

Voulez-vous me dire quel est l'enjeu?

MADAME DE LERY.

L'enjeu est une discrétion (1).

(1) On appelle *discrétion* un pari dans lequel le perdant s'oblige à donner au gagnant ce que celui-ci demande, à sa discrétion.

CHAVIGNY.

Soit. — J'appelle rouge.

MADAME DE LERY.

C'est le valet de pique ; vous avez perdu. Donnez-moi cett bourse bleue.

CHAVIGNY.

De tout mon cœur, mais je garde la rouge, et quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais ; car je sais, aussi bien que vous, quelle est la main qui me l'a faite.

MADAME DE LERY.

Est-elle petite ou grande, cette main ?

CHAVIGNY.

Elle est charmante et douce comme le satin.

MADAME DE LERY.

Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie ?

(Elle jette au feu la bourse bleue.)

CHAVIGNY.

Ernestine, je vous adore.

MADAME DE LERY regarde brûler la bourse. Elle s'approche de Chavigny, et lui dit tendrement :

Vous n'aimez donc plus madame de Blainville ?

CHAVIGNY.

Ah ! grand Dieu ! je ne l'ai jamais aimée.

MADAME DE LERY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY.

Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là ? Ah ! ce n'est pas elle à qui je demanderai jamais un instant de bonheur ; ce n'est pas elle qui me le donnera !

MADAME DE LERY.

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny. Vous venez de me faire un petit sacrifice, et c'est très-galant de votre part ;

mais je ne veux pas vous tromper : la bourse rouge n'est pas de ma façon.

CHAVIGNY.

Est-il possible? Qui est-ce donc qui l'a faite?

MADAME DE LERY.

C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grace de réfléchir une minute et de m'expliquer cette énigme à mon tour. Vous m'avez fait, en bon français, une déclaration très-aimable; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me l'avez laissé brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvez-vous de si extraordinaire? Je ne suis pas mai, c'est vrai; je suis jeune, et il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette, et vous un libertin, uniquement parce qu'il est minuit et que nous sommes en tête-à-tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires! C'est pourtant là tout, n'est-ce pas! Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez à la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimiez!

(On entend le bruit d'une voiture.)

CHAVIGNY.

Mais, madame, qui a pu vous instruire?...

MADAME DE LERY.

Parlez plus bas, monsieur, la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher. Je n'ai pas le temps de vous faire ma morale; vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu: vous m'en voudrez aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi, et, croyez-moi,

cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà Mathilde; vous en avez un beau à vous passer ce soir. Il vous en fera, j'espère, oublier un autre, que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais.

(Mathilde entre, madame de Léry va à sa rencontre et l'embrasse.)

CHAVIGNY les regarde; il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de madame de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant :

Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.

REGISTRAIO

7605

Paris. — Imprimerie VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

7605

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE MUSSET

En 10 vol. in-8° cavalier vélin

ORNÉES DE 28 DESSINS DE M. BIDA

DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

ET ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR ALFRED DE MUSSET, PAR SON FRÈRE

Cette nouvelle édition des Œuvres complètes d'Alfred de Musset comprend toutes les œuvres qui ont été publiées durant sa vie, moins quelques vers de sa jeunesse qu'il n'a jamais voulu laisser réimprimer et qui d'ailleurs ont peu de valeur à côté de ceux qu'il a composés depuis.

Elle forme dix volumes, dont le dernier, que la législation ne nous permet pas de réunir aux autres par la tomaison, se compose des œuvres posthumes :

Poésies. 2 vol. avec 8 gravures.

Comédies et Proverbes. 3 vol. avec 10 gravures.

Nouvelles et Contes en prose. 2 vol. avec 6 gravures.

Confession d'un Enfant du siècle. 1 vol. avec 2 gravures.

Mélanges de Critique et de Littérature. 1 vol. avec 1 gravure.

Œuvres posthumes (*Poésies, Théâtre, Lettres familières*), précédées de la Biographie d'Alfred de Musset par son frère. 1 vol. avec 1 gravure et le portrait.

Les vingt-huit gravures qui accompagnent cette édition ont été exécutées par les premiers artistes d'après les dessins de M. Bida. Le portrait d'Alfred de Musset a été gravé par M. Flameng, d'après l'original de M Landelle.

Prix de l'ouvrage complet : 75 francs.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.